



## Critique de livre

**Nourrir la machine humaine. Nutrition et alimentation  
au Québec, 1860-1945**

Caroline Durand

McGill-Queen's University Press, 2015, 302 pages

Résumé rédigé par Manon Boulianne, Département d'anthropologie,  
Université Laval

Il est toujours fascinant de prendre connaissance des contextes d'émergence des discours qui cherchent à transformer les normes et les pratiques sociales, ainsi que des véhicules utilisés pour en assurer la diffusion et tenter d'obtenir l'adhésion des publics concernés. Dans cet ouvrage, Caroline Durand relève les manières dont les injonctions des experts en alimentation ont graduellement pénétré les foyers québécois francophones, en ville comme dans les campagnes. Il s'agit de mettre à jour les moyens pris pour transformer les subjectivités de manière à ce que les citoyens adhèrent aux idées véhiculées, un projet qui relève de la gouvernamentalité, c'est-à-dire des « techniques et procédures destinées à diriger la conduite des hommes », selon Foucault (cité dans Durand 2015 : 9). L'auteure ne s'en tient cependant pas seulement aux discours, dans cet ouvrage, ce qui ajoute à son intérêt ; elle décrit aussi les changements qui ont marqué les pratiques alimentaires des Canadiens français pendant près de cent ans. Pour ce faire, elle se base notamment sur des portraits de plusieurs groupes ou familles rurales et urbaines trouvés dans la littérature québécoise, celle du terroir, en l'occurrence. Elle présente aussi des données statistiques publiées par le gouvernement canadien et cite des monographies issues de l'anthropologie, de la sociologie et de l'histoire orale.

Comme elle le fait remarquer d'entrée de jeu, c'est dans le contexte du développement de la science moderne que les discours experts présentés et analysés dans cet ouvrage se sont multipliés et diffusés, prenant appui sur la théorie du choix rationnel et sur la philosophie politique libérale, selon laquelle les êtres humains sont des individus libres et des sujets de droit. C'est bien pour cette raison, d'ailleurs, qu'ils sont emblématiques de la modernité issue de la révolution industrielle, laquelle fait naître la métaphore du corps machine, une machine qui a

besoin d'énergie et de lubrifiant pour remplir adéquatement ses fonctions productives. Pour C. Durand, c'est donc aussi dans le cadre du développement d'une économie de marché capitaliste que les discours sur la saine alimentation se diffusent au Québec. Le but est double : s'assurer que les femmes mettent au monde des enfants en santé et maintenir la main-d'œuvre en état de travailler et de donner son plein potentiel.

Adoptant une structure chronologique, l'ouvrage est divisé en deux parties (1860-1918 ; 1919-1945). Dans chacune d'elles, l'auteure aborde trois éléments centraux : 1) les pratiques de consommation des familles où le père est « cultivateur » ou ouvrier, ainsi que leurs transformations ; 2) les évolutions de la science de la nutrition et de son enseignement ; 3) les conseils, prescriptions et injonctions adressés aux publics mentionnés ci-devant, afin de favoriser chez eux l'adoption de saines habitudes alimentaires. Sur le plan des pratiques, le constat général est celui d'une diversification toujours accrue de la nourriture consommée. L'auteure insiste sur le fait que les pratiques alimentaires diffèrent entre milieu urbain et rural, mais aussi selon les régions et les classes sociales. Par ailleurs, en sélectionnant, pour chaque époque, des acteurs et événements précis afin d'illustrer son propos, C. Durand identifie les moyens et messages mobilisés par différents secteurs de la société québécoise pour éduquer la population. Fonctionnaires fédéraux, provinciaux et municipaux, médecins et infirmières, enseignantes, entreprises privées de l'agroalimentaire et du monde des assurances sont les principaux acteurs ayant pris part à la diffusion des savoirs scientifiques en nutrition, au Québec, depuis le milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Règlements ayant trait à l'industrie et au commerce, campagnes d'hygiène, brochures, manuels scolaires, livres de recettes, encarts publicitaires publiés dans des quotidiens et des magazines, constituent les supports de leurs enseignements et la matière première analysée par l'auteure dans le cadre de ses recherches.

C. Durand constate que les prescriptions martelées aux classes ouvrière et paysanne, pendant la période couverte par son étude, n'ont pas modelé leurs pratiques alimentaires ; les efforts déployés pour les convaincre de démontrer un contrôle de soi digne d'un individu moderne et responsable ont débouché sur des résultats modérés. C'est que l'approvisionnement et la consommation de nourriture dépendent d'un ensemble de facteurs qui relèvent, pour une part, des connaissances nutritionnelles, mais qui renvoient également à des routines, des aspirations, des goûts précis. Elles sont aussi conditionnées par les multiples contraintes qui sont le lot des mangeuses et des mangeurs, remarque l'auteure. À cette enseigne, il ne s'agit pas de « savoir » pour agir comme il se doit.

L'ouvrage fait bien ressortir la spécificité du cas québécois, en tenant compte de la question identitaire nationale et de ses effets sur les discours et les pratiques alimentaires. Par exemple, dans le contexte de la doctrine agriculturaliste, au début du 20<sup>e</sup> siècle, la nourriture industrielle, associée au mode de vie urbain, est démonisée par les médecins, le Ministère de l'Agriculture et les Cercles des fermières. Un autre point fort de ce livre est qu'il montre bien que les principales personnes visées par les discours analysés sont les femmes, ou plutôt les mères, parce qu'elles sont les premières responsables des achats alimentaires et de la préparation des repas. Dans ce domaine (ce qui n'était pas le cas en politique), on leur reconnaît déjà, au

milieu du 19<sup>e</sup> siècle, une capacité d’agir sur des bases rationnelles, mais sans remettre en question leur rôle « traditionnel » au sein de la famille et de la nation canadienne-française. Enfin, C. Durand prend résolument le contre-pied des approches qui tendent à idéaliser les repas familiaux d’antan.

Il faut se réjouir de la parution de ce livre bien documenté, qui aborde la nutrition et l’alimentation d’un point de vue non seulement historique, mais également critique, en examinant leurs dimensions politique, idéologique et économique et en replaçant leur évolution dans un contexte sociétal incluant les identités nationales, le pouvoir religieux, les conflits armés mondiaux et les rapports sociaux de sexe. Ce livre intéressera toute personne qui désire comprendre les transformations de l’alimentation comme pratique et discours. Étudiants et chercheurs de différents domaines des sciences sociales y trouveront leur compte, tout comme un public élargi, mais avisé.